

IVAN GOBRY

FRANÇOIS II

1559-1560

FILS D'HENRI II



HISTOIRE
DES

ROIS

DE
FRANCE

Pygmalion

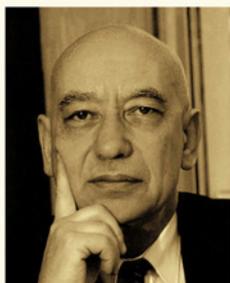
Extrait de la publication

R

HISTOIRE
DES
ROIS
DE
FRANCE

Pendant presque mille quatre cents ans, des rois se sont succédé de manière quasiment ininterrompue sur le trône de France. Ils étaient issus de trois célèbres dynasties, les Mérovingiens, les Carolingiens et les Capétiens. À travers l'épopée tumultueuse de leurs vies et de leurs règnes, où se révèlent des personnalités diverses et parfois controversées, renaissent avec un grand éclat les heures les plus prestigieuses et les plus exaltantes de notre Histoire.

FRANÇOIS II 1559-1560



Collection particulière de l'auteur.

IVAN GOBRY

Ivan Gobry est docteur ès Lettres. Il a enseigné pendant 27 ans à l'Université de Reims et parallèlement à l'Institut catholique de Paris. Auteur de plus de cent ouvrages, il a participé à de multiples émissions et conférences radiophoniques et reçu de très nombreux prix, dont cinq de l'Académie française. C'est un grand spécialiste de l'histoire du Moyen Âge.

François II, fils d'Henri II, est amené sur le trône en 1559, après la mort violente de son père. Il connaît un règne très court de dix-sept mois, qu'agitent les luttes que se livrent les grandes familles du royaume. Mais sa mère, Catherine de Médicis, une femme d'État exceptionnelle, s'emploie à garder l'équilibre entre leurs rivalités, alors que commencent les sanglantes guerres de religion.

Le premier acte a lieu en février 1560 avec la conjuration d'Amboise, fomentée par les princes de Condé et réprimée par les frères Guise au pouvoir, le duc et le cardinal.

Heureusement, en Flandre et en Italie, les généraux français continuent de tenir Charles Quint en échec. François II fut l'époux de la célèbre reine d'Écosse Marie Stuart, au destin tragique, avec laquelle il fut élevé.

Pygmalion

Histoire des Rois de France

DU MÊME AUTEUR

Chez Pygmalion

La Reine Christine, 1999.

Pépin le Bref, 2001.

Louis I^{er}, 2002.

Louis VII, 2002.

Philippe I^{er}, 2003.

Louis VI, 2003.

Clotaire I^{er}, 2003.

Saint Augustin, 2004.

Philippe III, 2004.

Clotaire II, 2005.

Eudes, 2005.

Robert II, 2005.

Dagobert I^{er}, 2006.

Charles II le Chauve, 2007.

Charles III le Simple, 2007.

Henri I^{er}, 2007.

Louis IV, 2008.

Lothaire, 2008.

Dictionnaire des papes, 2008.

Louis V, 2009.

Louis VIII, 2009.

Louis X, 2010.

Philippe V, 2010.

Charles IV, 2011.

Philippe VI, 2011.

Raoul, 2012.

Charles VIII, 2012.

Louis II, 2012.

Louis III, Carloman et Charles le Gros, 2012.

IVAN GOBRY

Histoire
des Rois de France

FRANÇOIS II

Fils d'Henri II

1559-1560



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0864-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles. L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

DE FRANÇOIS I^{er} À FRANÇOIS II

Les Valois n'étaient pas prolifiques comme les Capétiens. Du moins dans la deuxième époque de leur dynastie, après la guerre de Cent Ans. Ce qui fait que, à deux reprises, à la mort de Charles VIII et de Louis XII, et finalement à la mort d'Henri III, ils manquèrent d'un héritier direct pour leur succéder sur le trône.

Jean II le Bon avait eu cinq fils, qui avaient alimenté la guerre de Cent Ans. Charles VI en eut cinq, à côté de ses cinq filles. Heureusement pour la succession, car, comme les quatre aînés moururent avant leur père, il resta le plus jeune, qui fut Charles VII, le vainqueur des Anglais et le libérateur du territoire.

Charles VIII vit naître trois fils, proclamés tour à tour dauphins. Mais ils décédèrent tous les trois dans leur âge tendre, et ce fut son cousin Louis d'Orléans qui lui succéda et devint Louis XII. Il était le fils de Charles d'Orléans, dont le père, le duc Louis, était fils de Charles V et frère de Charles VI. Ce Louis XII, comme son prédécesseur, eut trois fils morts au berceau. Et en outre deux filles dont l'aînée, Claude, épousa le comte François d'Angoulême.

FRANÇOIS II

Ce comte François était précisément, comme arrière-petit-fils de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, le premier prince du sang. Quand, le 1^{er} janvier 1515, Louis XII rendit le dernier soupir, le comte d'Angoulême son gendre devint François I^{er}.

L'héritier de la couronne attendit trois semaines pour la ceindre, bien qu'accomplissant les actes publics en qualité de souverain. En effet, Louis XII avait épousé en troisièmes noces Marie d'Angleterre, sœur d'Henri VIII, et il convenait d'établir qu'elle n'était pas enceinte, ce qui aurait reculé la succession jusqu'à la naissance d'un enfant. Le diagnostic des médecins, qui libérait la veuve de cette attente, permit à François d'Angoulême d'être proclamé roi.

Le nouveau roi avait vingt ans. Il retrouvait l'ardeur guerrière de ses deux derniers prédécesseurs, Charles VIII et Louis XII, et leur projet de conquérir l'Italie, tout particulièrement de s'emparer du duché de Milan. Pour justifier cette décision, il déclarait que sa femme Claude de France, fille de Louis XII, avait hérité des droits de son père sur le duché. Ce projet avoué fit aussitôt se liguer contre cette prétention les champions de l'indépendance de l'Italie, le pape Léon X, Laurent II de Médicis, prince de Florence, et Ramon de Cardona, vice-roi de Naples. L'échec de ses prédécesseurs ne fut pas pour lui une leçon. L'armée française passa les Alpes. Le 14 septembre 1515, elle campait à Marignano (Marignano¹) dans le duché de Milan. Elle fut assaillie par de puissantes forces suisses. Ce fut une féroce bataille de trois jours, au bout desquels les Suisses se retirèrent, avouant leur défaite. Le roi tint à être armé chevalier par Bayard, l'un des héros de ces journées. Le traité de Viterbe, le 13 octobre, reconnut François comme duc de Milan.

En janvier 1519 mourut l'empereur Maximilien. Les sept grands Électeurs se réunirent à Francfort pour élire son

1. Aujourd'hui Melegnano, à vingt kilomètres au sud de Milan, sur la via Emilia et sur l'autoroute A1 qui relie Milan à Bologne.

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

successeur. Trois souverains étaient candidats, tous trois très jeunes : Henri VIII d'Angleterre, vingt-huit ans ; François I^{er} de France, vingt-cinq ans ; Charles I^{er}, roi d'Espagne depuis trois ans, dix-neuf ans. Ce fut ce dernier qui l'emporta et devint Charles Quint. Cette victoire diplomatique, en causant chez François I^{er} une amère déception et en insufflant à Charles une puissante assurance, jeta les deux souverains l'un contre l'autre.

Dès 1521, Charles Quint lança une armée contre le Nord de la France et assiégea Mézières, défendue victorieusement par Bayard. Mais l'armée impériale attaqua en Lombardie, s'empara de Milan, et fit subir à François I^{er}, à Pavie (1525), une cuisante défaite. Il fut emmené prisonnier en Espagne et contraint de signer le traité de Madrid, par lequel il renonçait à toutes ses prétentions sur les États italiens. Il ne fut libéré qu'en livrant en otages ses deux fils, François, dauphin, huit ans, et Henri, futur roi Henri II, sept ans. Ils restèrent captifs jusqu'en juillet 1530, libérés contre une lourde rançon d'un million deux cent mille écus d'or. Deux derniers traités, celui de Cambrai en 1529 et celui de Crépy en 1544, établirent une paix définitive entre les deux souverains.

François I^{er}, marié en 1514 à Claude de France, fille de Louis XII et duchesse de Bretagne, eut d'elle trois fils : François (1518), proclamé aussitôt dauphin ; Henri (1519), fait duc d'Orléans ; Charles (1522), établi duc d'Angoulême.

Henri naquit le 31 mars 1519 au château de Saint-Germain-en-Laye. Ce prénom n'était pas usuel dans la monarchie française : un seul souverain l'avait porté, un Capétien, Henri I^{er}, roi de 1031 à 1060. Le 17 mars 1526, en exécution du traité de Madrid, il fut conduit avec son frère aîné jusqu'à la Bidasoa, frontière entre la France et l'Espagne. Sur ordre de Charles Quint, on enferma les deux frères dans la forteresse de Villaba, puis dans celle de Villalpando, où on leur enleva leurs serviteurs français et on les contraignit à parler castillan, en leur imposant un régime fort rigoureux pour des

FRANÇOIS II

garçons de cet âge. Heureusement, leur grand-mère, Louise de Savoie, sut conclure avec Marguerite d'Autriche, tante de Charles Quint, ce traité de Cambrai qu'on appela la Paix des Dames, et qui leur permit de retrouver enfin leur patrie.

Henri reçut avec son frère une éducation essentiellement militaire. Sous l'autorité de son gouverneur, Jacques d'Albon de Saint-André, il fut entraîné, dès son retour d'Espagne, à tous les sports capables de former un homme de guerre. Quant à la formation de l'esprit, elle se limitait à peu près à la lecture et aux commentaires du dernier roman de chevalerie. Ce roman, *Amadis des Gaules*, réveil tardif de la célébration de l'amour courtois, parut en 1508, mais se répandit abondamment grâce à l'imprimerie. Par *Gaules*, il ne faut pas entendre le territoire auquel nous donnons ce nom, mais le pays de *Galles*, dont le héros, Amadis, est amoureux d'Oriana, fille de Lisuarte, roi d'Angleterre. De quoi certes inspirer l'amour courtois au jeune prince, en lui suggérant de porter une chaste affection à une dame de la cour. Mais il assistait, en contre-exemple, aux amours coupables de son père avec Françoise de Châteaubriant, puis avec Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.

Quand il fallut marier le jeune duc d'Orléans, François I^{er} pensa aussitôt à l'Italie. Et il jeta les yeux sur une princesse italienne en même temps d'ascendance française. C'était Catherine de Médicis, fille de Laurent, prince de Florence et duc d'Urbino. Elle avait pour mère Madeleine de La Tour d'Auvergne, de la famille des Bourbon-Vendôme. Par son père, elle était la cousine de Jules de Médicis, élu pape en 1523 sous le nom de Clément VII. Outre cet intérêt politique, la jeune fille possédait un intérêt financier indubitable : les Médicis constituaient l'une des familles les plus riches d'Europe. Clément VII, qui pour être pape n'en restait pas moins Médicis, promettait pour la dot de sa cousine, qu'il appelait sa nièce, la somme de trois cent mille ducats.

En mai 1533, le mariage d'Henri et de Catherine était conclu. L'un et l'autre avaient quatorze ans. Les épousailles

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

eurent lieu à Marseille, où le pape daigna débarquer le 11 octobre. Les réjouissances durèrent jusqu'au 28, jour où le pape célébra la messe de mariage.

Le contrat de mariage souligne l'adresse de François I^{er}. Il fut signé au château d'Anet le 24 avril 1531, pendant que, avant la consommation de l'union, Catherine vivait à la cour de France. Elle recevait dix mille livres de rente, lui trente mille. Une fortune. Cela pour les futurs époux. Mais le roi avait obtenu du pape des concessions territoriales que n'avait pas eues Louis XII à la pointe de l'épée. Clément VII abandonnait prétendument à sa nièce, en fait au jeune duc d'Orléans, Pise, Livourne, Reggio, Modène, Parme et Plaisance.

À cette époque, Catherine était loin de passer pour une beauté. La description qu'en fait le Vénitien Antonio Soriano contraste avec celles qui dépeindront la reine à son âge mûr, forte et épaisse à force d'user de la bonne chère. Pour l'instant, elle est « petite de stature et maigre ; ses traits ne sont pas fins et elle a les yeux saillants comme la plupart des Médicis ». Ce qu'il y avait d'agréable chez la jeune princesse, c'était la vivacité de son caractère. Elle était gaie, avenante, participait à toutes les fêtes, prenait place aux banquets et aux danses.

Cette gaîté, qui allait jusqu'à l'espièglerie, ne l'empêchait pas d'aimer toilettes et parures. Le pape, pour financer à Florence son somptueux trousseau, avait pratiqué un emprunt de trente-cinq mille écus et confié le choix des robes et des bijoux à la duchesse de Camerino, qui s'adressa aux couturiers les plus renommés et aux joailliers les plus brillants. Clément VII lui-même y ajouta des diamants et des pierreries d'une valeur de vingt-sept mille écus.

Couple uni par la diplomatie, quels étaient ses sentiments réciproques ? Catherine était éprise de ce bel adolescent, grand, vigoureux, au visage sévère et mélancolique. Henri joua officiellement le rôle de mari, mais il était acquis à la doctrine galante d'*Amadis des Gaules*. Il a tourné son culte vers Diane de Poitiers, épouse de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie. Il était d'autant plus capable de lui

FRANÇOIS II

faire une cour assidue que, en mars 1531, cette fière beauté était devenue veuve. Bien qu'âgée de vingt ans de plus que son soupirant, elle fut sensible à ses égards.

L'amour platonique d'Henri pour Diane dura de longues années. Il était très épris, elle le modérait. On se figurait d'ailleurs à la cour que le duc d'Orléans était stérile. Ce qui permettait à la fois de croire à une liaison avec sa dame et de supposer qu'il restait seulement son soupirant. Or, en 1537, François I^{er} envoya son fils combattre en Piémont, avec le commandement nominal d'une armée. Il lui fallut une seule nuit, pour rendre mère, à Moncaliari, une jeune bourgeoise du nom de Filippa Duci. La jeune fille fut accueillie à la cour jusqu'à ce qu'elle mît au monde une fille qu'Henri appela Diane. Et ce fut Diane de Poitiers qui se chargea d'élever l'enfant. On devine les murmures que ce geste provoqua. Cependant, la belle dame de Brézé n'était pas encore la maîtresse du duc d'Orléans. Ce fut quelque temps après (on ignore le moment) que la noble dame céda au beau prince.

Diane Duci fut légitimée en 1548, quand elle avait dix ans, et fut faite duchesse de Châtellerault, puis d'Angoulême. Elle épousa, quand elle eut quinze ans, Horace Farnèse, duc de Castro et, à la mort de celui-ci, quatre ans plus tard, François de Montmorency.

Diane de Brézé, voulant épargner Catherine, multiplia les efforts pour faire ignorer sa liaison. Mais Catherine délaissée ne manqua pas de l'apprendre. Elle fut contristée et humiliée, mais elle aussi s'efforça de dissimuler.

Catherine, d'ailleurs, à cause de sa nature sympathique et exubérante, a trouvé un accueil chaleureux dans la famille royale. Non pas certes auprès du dauphin François, que ses années de captivité ont rendu sauvage et solitaire, mais auprès des autres enfants du roi : le plus jeune prince, Charles d'Angoulême, débordant de gaîté et d'enthousiasme, ses sœurs Madeleine et Marguerite, qui se lient d'amitié avec la nouvelle princesse. Elle jouit de l'affection de la reine Éléonore, seconde femme de François I^{er} et sœur de Charles

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

Quint. Elle trouve même un accueil agréable auprès de la duchesse d'Étampes, Anne, maîtresse du roi.

Le jeune couple avait son appartement ordinaire au Louvre. Il lui arrivait de séjourner dans des châteaux royaux, construits ou en construction, sur les rives de la Loire. Ou même plus loin : le type de ce logis Renaissance était Fontainebleau. Il restait l'ancien bâtiment, fréquenté par les rois de France depuis près de trois siècles. François I^{er} entreprit d'y ajouter quatre grands corps de logis. Tant pour la décoration que pour la construction, il fit appel à une pléiade d'artistes italiens, ce qui rendait ce château très agréable à la duchesse d'Orléans.

Le dauphin François restait célibataire. En 1536, son cadet Henri était marié depuis trois ans, et lui n'avait été gratifié d'aucune union. Sans doute son père attendait-il une occasion plus flatteuse que la fille d'un banquier italien. En 1524, quand il avait six ans, François I^{er} en avait fait l'héritier de sa femme Claude, en l'instituant duc titulaire de Bretagne.

Un événement inattendu transforma ce projet : la mort soudaine du prince. François I^{er} se faisait accompagner par lui au cours d'un voyage dans le Midi. Le 10 août 1536, à Tournon, il se plaignit de la chaleur. Son secrétaire, le comte de Montecuculi, lui offrit un verre d'eau glacée. Il mourut quelques heures plus tard. Ce genre de décès avait été celui de Louis X, fils aîné de Philippe le Bel, en 1316. Le roi voulut pourtant connaître la cause exacte de cette mort soudaine. Il requit sept chirurgiens pour pratiquer l'autopsie. Ils conclurent à une mort naturelle.

Mais, comme en chaque événement semblable, l'entourage ne voulut pas se rendre à l'évidence. On brandit l'accusation usuelle : l'empoisonnement. Qui avait donc pu pratiquer un empoisonnement par personne interposée ? On commença par nommer Charles Quint. Ce n'était pas vraisemblable. On imagina ensuite Henri d'Orléans, pressé de prendre la place de son frère comme héritier du trône. Mais le roi, avec son

FRANÇOIS II

bon sens, écarta ces accusations. Pourquoi le coupable ne serait-il pas celui qui a versé la boisson ? On arrêta Montecucculi, qui commença bien sûr par nier énergiquement. Les juges recoururent alors à l'expédient classique : la torture. Sous la douleur, le secrétaire avoua : oui, il avait introduit de l'arsenic dans le verre d'eau. De l'arsenic, l'autopsie n'en avait pas trouvé trace. Peu importait : les juges tenaient un coupable. Il fut condamné à mort le 27 octobre 1536, et subit le supplice des régicides : l'écartèlement.

Le dauphin était mort. Son cadet se substituait à lui dans ses titres. Henri d'Orléans devenait dauphin du Viennois et duc titulaire de Bretagne. Le roi l'investit de ces titres en séance officielle.

Catherine de Médicis, devenue dauphine, s'apprêtait à la dignité de reine de France. Saurait-elle tenir ce rôle d'héritière ? Son époux volage ne lui permettait même pas d'enfanter un héritier, continuateur de la dynastie. Diane de Brézé, toujours pleine de sollicitude pour la princesse délaissée, entreprit de rapprocher le couple. Elle parvint à se faire l'amie intime de Catherine. Elle poussa Henri à rendre ses devoirs à sa femme.

Tant et si bien que, au printemps de 1543, la dauphine se trouva enceinte. Le 19 janvier 1544, au château de Fontainebleau, elle mit au monde un fils auquel Henri décida aussitôt de donner le nom du roi : François.

Il fallut bientôt se rendre à l'évidence : ce bel enfant, qui faisait l'orgueil de ses parents, et la satisfaction du roi son aïeul, était atteint d'une grave maladie, qui rendait perplexes les médecins. Sa mère ne l'allaitait pas, comme il était d'usage dans les familles royales. Mais, pour cette première grossesse, Catherine, craignant de ne pouvoir aller jusqu'au bout, s'était mise entre les mains de Jean Fernel, premier médecin d'Henri II, en outre astronome et mathématicien, qui lui avait fait absorber des médecines probablement nocives à l'enfant qu'elle portait. L'enfant fut allaité par Claude Gobel, qui offrait tous les signes d'une solide santé.

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

Le nouveau prince était élevé au château de Saint-Germain-en-Laye, où il avait pour gouverneur Jean d'Humières, qui avait été celui d'Henri, et qui avait pour titre chambellan du dauphin. Ce père expérimenté avait lui-même dix-huit enfants.

Il devait pourtant informer sommairement les parents, car, en 1547, alors que Catherine lui a confié en outre ses deux filles, Élisabeth et Claude, elle se voit obligée de lui écrire pour réclamer des nouvelles plus fréquentes. Cette année-là, précisément, une épidémie de vérole se déclara à Saint-Germain-en-Laye. D'Humières reçut l'ordre d'acheminer les trois princes à Villiers-le-Bel. L'alerte passée, ils retournèrent à Saint-Germain.

En septembre 1549, faisant allusion à la maladie qui afflige le petit François, le duc Henri écrit au gouverneur :

« Mon cousin, j'ai reçu deux lettres de vous, les dernières du 11 de ce mois, par lesquelles j'ai vu comme mon fils se trouvait mal d'un flux de ventre, procédé, comme disent les médecins, des humeurs cuites et accumulées dans son corps pour ne se point moucher la plupart du temps. À quoi, pour l'avenir, il faut bien que vous pourvoyiez, l'admonestant par douceur de se moucher et lui mettant en avant cette maladie qui par faute de ce lui est advenue. Et si pour cela il n'en faisait rien, vous l'y contraindrez, qu'il y serait bien difficile qu'autrement il fût jamais sain. »

En juillet 1548, alors que le petit François a quatre ans, nous voyons à son chevet deux médecins réputés, Christophe Chrétien et Jean Gouvrot.

Les portraits tracés en ce temps par les témoins sont alarmants. Ainsi Régnier de La Planche, ambassadeur à Venise :

« Ce prince malsain et qui, dès son enfance, avait montré de grandes indispositions pour n'avoir ni craché ni mouché, avait un visage blafard et bouffi, comme si se formait une corruption sur l'une de ses oreilles, qui faisait office de nez, lequel il avait fort camus. »

Agrippa d'Aubigné rapporte les mêmes symptômes :

FRANÇOIS II

« La face plombée et boutonnée, l'haleine puante et autres mauvais signes de santé... La reine avait eu ses menstrues si tard que son fils était de ceux qu'on appelle mal-nez, ne se purgeant ni par le nez ni par la bouche, laquelle il portait ouverte pour prendre vent. »

Les divers ambassadeurs italiens qui se succédèrent à Paris montrèrent plus tard François II comme « naturellement raide et sévère », comme « ayant peu d'esprit », « taciturne, bilieux, obstiné, moins enjoué que ne le comportait son âge ».

Michelet a cru voir dans ces symptômes les marques de la syphilis, héritée de François I^{er}. Ce diagnostic a été réfuté par le docteur Poliquet dans un ouvrage paru en 1894, *La Maladie et la mort de François II, roi de France*.

Ce pénible mal, qui rendait le petit prince odieux à toute la cour, ne l'empêchait pas de tirer fierté de son titre de dauphin et d'adopter une conduite en conformité avec son rang. Dès qu'il eut grandi quelque peu, il tint à revêtir des vêtements élégants. Il tenait à observer la mode du jour : camisole à manche passée sur la chemise, pourpoint à collet droit décoré d'or, d'argent et de soie ; sayon, ou second pourpoint enfilé sur le premier, avec des basques qui couvraient les cuisses au-dessous de la ceinture, des hauts-de-chausses courts et très bouffants, des bas-de-chausses en soie.

Le marquis de Belleval, dans son ouvrage consacré aux derniers Valois, rapporte qu'il a trouvé aux Archives nationales les comptes concernant les dépenses pour l'habillement de François II, dauphin du roi. Ces dépenses sont élevées et révèlent chez cet adolescent un goût prononcé pour l'élégance. Il note en particulier quatre costumes portés dans ses dernières années de vie : l'un de satin rouge, le second de satin violet, le troisième de satin jaune paille, le quatrième de serge grise.

Initié tôt au maniement des armes, François choisissait les siennes avec soin dès qu'il eut l'âge de douze ans. Les Archives nationales mentionnent l'achat de cinq épées avec leurs dagues, destinées à accompagner les différents costumes.

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

On a même retrouvé l'armure de François II, gardée au musée de l'Artillerie. Elle a été probablement fabriquée par l'armurier qui forgea les armures de Charles IX et d'Henri III : cuirasse, armet à double visièrre, brassards avec grandes épaulières, gantelets, tassettes couvrant les hauts-de-chausses. Cette armure est de fer battu, ciselée et entièrement dorée. François II, arrivé à l'âge de quatorze ans, était très grand : on calcule par son armure qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-sept.

En 1540, François I^{er}, malgré les traités de paix signés entre-temps, n'avait pas encore accepté sa défaite de Pavie et sa captivité en Espagne. Il ne pouvait tolérer le triomphe de Charles Quint. Sachant que son ennemi était désargenté et démuné de troupes, il lança contre lui trois armées : le duc de Clèves, son allié, attaqua en Brabant ; le duc d'Orléans, cadet d'Henri, eut pour mission d'envahir le Luxembourg. Ces deux opérations constituaient une diversion, qui devait attirer dans les provinces du nord la réplique de Charles Quint. La véritable expédition consistait à frapper en Espagne, à prendre Perpignan et à conquérir le Roussillon. Elle était dévolue au dauphin Henri. Le roi lui confia pour cette mission une armée de cinquante mille hommes. Il échoua. Échec qui réjouit la duchesse d'Étampes, favorite du roi, heureuse de voir la déception de Diane de Poitiers.

En 1543, ce fut Henri VIII d'Angleterre qui prit l'initiative de la guerre. Encouragement pour Charles Quint, qui lança de son côté l'offensive à la fois au Luxembourg et au Piémont. Le dauphin Henri espérait un commandement pour pouvoir se distinguer. Mais sa défaite devant Perpignan, et surtout la sourde influence de madame d'Étampes, décidèrent le roi à rejeter sa requête. Ce rejet n'empêcha pas François de Bourbon, comte d'Enghien, de remporter la retentissante victoire de Cérisesoles au Piémont sur l'armée impériale.

Pour racheter sa déception, Charles Quint leva une nouvelle armée qu'il conduisit en Champagne avec le dessein de prendre Paris. S'avançant jusqu'à la Marne, il parvint à Château-Thierry, qu'il livra aux flammes. Cette fois, ce fut

FRANÇOIS II

au dauphin que François I^{er} confia la défense de sa capitale. À la tête d'une fraîche armée de quarante mille hommes, il s'avança jusqu'à Meaux. L'empereur n'osa l'affronter : ses troupes, mal nourries et mal payées, murmuraient. Il consentit à négocier. Ce fut la paix de Crépy, hâtive et sans suite. Charles Quint, qui selon son habitude promettait beaucoup sans rien tenir, proposa de marier sa fille Marie avec le duc Charles d'Orléans. Le plus important était l'abandon des territoires conquis : l'empereur renonçait à la Bourgogne, le roi de France (abandon plus important) à la Savoie et au Piémont. Le mariage projeté aurait-il lieu ? On en parlait encore en septembre 1545 quand Charles d'Orléans mourut après une maladie soudaine et brève le 9 de ce mois. Pour François I^{er}, la mort de son fils cadet n'était pas seulement un deuil cruel, c'était aussi la disparition d'une pièce maîtresse sur son échiquier. Les pourparlers avec Charles Quint étaient rompus.

Le roi se retourna vers Henri VIII. Il détenait encore Calais et Boulogne, places fortement défendues. Convenait-il d'envoyer une armée française s'en emparer ? Découragé, mais encore possesseur des trésors qui auraient pu la payer, François I^{er} racheta Boulogne au prix de huit cent mille écus d'or.

Bientôt, la brouille s'installa entre le roi et le dauphin. Celui-ci ne parvenait pas à admettre la politique de conciliation de son père avec Charles Quint, d'autant plus que le principal bénéficiaire devait être son frère Charles, alors que les deux princes entretenaient l'un contre l'autre des sentiments de plus en plus vifs de jalousie. Certes, Charles était mort maintenant, mais le traité de Crépy restait avec toutes les marques de faiblesse que le fils reprochait à son père.

Enfin, n'y tenant plus, Henri osa se lever contre son père. Du château de Fontainebleau, il signa un manifeste par lequel il protestait contre l'évacuation de la Savoie et du Piémont, et promettait de l'en empêcher dans la mesure de son pouvoir. Le roi exila son fils au château d'Anet.

Cependant, la santé de François I^{er} déclinait. Il se raidissait contre cette maladie qu'il savait finale. Il continuait à organiser

DE FRANÇOIS I^{ER} À FRANÇOIS II

des chasses où il tentait de se montrer aussi ardent que dans sa jeunesse. Ce fut ainsi que, en mars 1547, il se rendit à Rambouillet chez Jacques d'Angennes pour une partie de chasse. Ce fut la dernière. Il se sentit soudain très mal et dut s'aliter. Il fit aussitôt appeler le dauphin, qui se trouvait alors à Rambouillet. Il n'avait pas préparé pour lui de testament. Ses ultimes recommandations furent orales. Il incita son fils à diminuer les impôts, à se méfier du connétable de Montmorency, trop favorable à l'empereur, et du maréchal de Saint-André, indigne de confiance. Il lui demanda de veiller sur la duchesse d'Étampes, qui perdait avec lui son protecteur. On n'en sait guère plus. Sans doute lui adressa-t-il une leçon quant à ses relations avec Charles Quint.

Le roi reçut alors l'extrême-onction. Malgré les recommandations qu'il avait reçues, Henri renvoya la duchesse d'Étampes, qui n'était plus rien. Enfin, François I^{er} rendit le dernier soupir le jeudi 31 mars 1547. Le dauphin devenait le roi Henri II, le prince François devenait dauphin.

Le corps du défunt fut porté au château de Saint-Cloud. Les funérailles, que le nouveau roi voulait solennelles, eurent lieu le 24 mai, jour où le cercueil fut acheminé à l'abbatiale de Saint-Denis. Henri II voulut que les cercueils de ses deux frères, le dauphin François et le duc Charles d'Orléans, y fussent conduits et inhumés à côté de leur père.

Dès le 2 avril cependant, Henri II appelait au château de Saint-Germain-en-Laye son ami le connétable de Montmorency, exilé par son père, et formait un nouveau conseil. Il commença par révoquer une dizaine de conseillers de François I^{er} pour nommer des hommes nouveaux : deux hommes de la maison de Lorraine, dans les personnes de François d'Aumale et de l'archevêque Charles ; Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France ; au conseil privé, Henri nomma le cardinal de Châtillon, le duc de Nevers et, digne dédommagement, le duc d'Étampes, mari de la favorite de François I^{er}. Quant à cette femme elle-même, Henri décida de la faire juger par une cour pour haute

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000518.N001
Dépôt légal : octobre 2012